

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES DRAMES INCONNUS

TROISIÈME PARTIE — LA FORTUNE DES FAUSTOL

VII.

—Donne-lui son argent, dit-elle au médecin en lui désignant un petit coffret placé sur la cheminée.

—Ah ! alors, je deviens plus souple qu'un gant. Vous voyez qu'il n'y a rien comme de s'entendre gentiment ? gouaille Fraçoise en recevant les billets.

—J'aurai ma revanche, pensa la Cardoze en la regardant s'éloigner.

Et quand la porte se fut refermée :

—Maintenant, la vérité, dit-elle d'un ton impérieux à Perrier.

—Pas en ce moment que tu souffres.

Nicole réfléchit un instant :

—Combien puis-je encore avoir à attendre ? demanda-t-elle.

—Tout au plus une heure, répondit Perrier en faisant ses préparatifs.

—Eh bien ! dussé-je écouter au moins des plus intolérables tortures, je veux savoir ce que tu me caches.

Le docteur connaissait trop l'indomptable volonté de sa femme pour tenter de refuser plus longtemps. Il se con-

tristement la tête et répondit d'une voix douce :

—Tu m'as perdu, ma chère Nicole.

—Comment ?

—En me poussant à contracter ce second mariage qui, selon toi, devait être de si courte durée.

—Oui, de courte durée, je le soutiens toujours.

Perrier la regarda dans les yeux et demanda en pesant sur les mots :

—Sais-tu pour combien de temps tu m'as fait enchaîner ma liberté ?

—Oh ! quand tu voudras sérieusement être libre... comment ça va, Cardoze.

Le médecin l'arrêta d'un geste de main.

—Non, fit-il, je n'ai pas même cette possibilité de... vouloir être libre, comme tu le dis.

Puis, après un court silence :

—Mon sort est lié à celui de cette femme pendant vingt-six années, sans que je puisse rien tenter pour rompre ce mariage maudit... à moins que...

—À moins que ?... répéta Nicole en le voyant hésiter.

—À moins que je renonce à cette immense fortune laissée par le défunt.

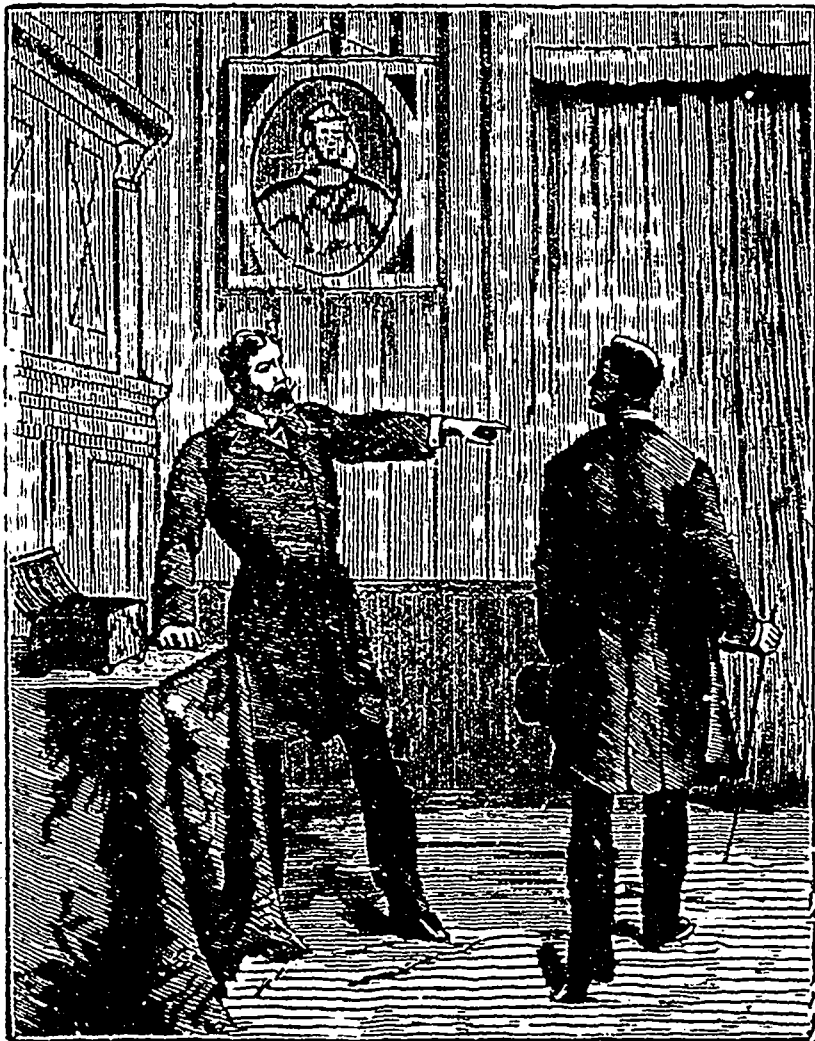
Et, après un nouveau silence, il reprit :

—Je me suis bêtement introduit dans une sournoiserie qui se referme sur moi. Si j'arrive à en sortir, il me faudra faire à jamais mon deuil de cet appât de millions qui m'avait attiré.

—Au dernier moment, Faustol a donc pris ses précautions contre toi ?

—Écoute ; tu en jugeras, répondit le jeune homme.

Afin de rendre plus clair à notre lecteur, nous prendrons la place de Perrier pour faire ce récit que la Cardoze, malgré les douleurs qui la faisaient frissonner, écouta sans pousser un cri, sans faire entendre un seul gémissement.



—Maintenant, faites reporter à Montreuil le corps de votre beau père...

Après la scène entre Faustol et sa fille, quand le docteur, quittant la maison de la Bédache, était rentré au logis, Marjolaine, qui semblait avoir guetté son arrivée, s'empressa de lui dire :

—Mme Perrier m'a chargée de vous prier, aussitôt votre retour, de vouloir bien passer chez elle.

—Est-elle malade ? demanda le mari à tout hasard pour s'assurer si la servante savait quelque chose de la terrible entrevue du père et de la fille.

—Malade ? reprit Marjolaine, je vous avoue que j'en donne ma langue au chat, car je n'y comprend plus rien. Tantôt, pendant votre absence avec M. Faustol, madame est devenue comme folle... du moins je l'ai trouvée telle en revenant de la commission que j'avais été faire chez le notaire de mon maître. Bref, quand M. Albert est arrivé seul de votre promenade...

—Oui, je l'avais quitté devant la porte pour aller faire à la belle sœur de Mlle Bédache cette visite dont tu me vois de retour.

—Donc, j'ai conté à mon maître dans quel état se trouvait sa fille... Je vous le répète, je la supposais folle. Alors M. Faustol, sans trop s'effrayer, car il croyait à un malaise occasionnel, est bien vite monté près d'elle... Il y est resté plus d'une demi-heure...

—Et que s'est-il passé ? interrompit vivement le médecin qui eut bien de la peine à maîtriser son trouble.

—Ah ! je l'ignore... Tout ce que je sais, c'est que, comme je sortais de l'office, j'ai aperçu mon maître qui, à ce moment, s'élançait dans la rue en homme qui a un peu perdu la tête. Naturellement, ma première pensée a été qu'il avait trouvé sa fille plus malade qu'il l'imaginait et que, au lieu de vous attendre, il courait bien vite vous chercher chez Mlle Bédache. Alors, effrayée et sachant madame restée seule, j'ai monté quatre à quatre pour lui offrir mes services. Quand je m'attendais à la retrouver encore avec sa mine renversée, jugez quel a été mon étonnement de la voir... pâle comme un linge, à la vérité... mais calme, froide et pas plus malade que mon pouce. " Ah ! c'est toi ? qu'elle m'a dit ; quand M. Perrier rentrera, prie-le donc de passer chez moi, " et puis elle m'a congédiée avec un geste de main. Voici ma commission faite... Montez, on doit vous attendre avec impatience.

Et d'un ton de surprise :

—M. Faustol n'est donc pas revenu avec vous ? ajouta la servante.

—Mais je ne l'ai pas vu ; il ne s'est pas présenté pour me demander chez Mlle Bédache.

—Où donc alors courait-il d'un air si pressé en sortant d'ici ?

—C'est ce que vous lui demanderez quand il reviendra, ma chère Marjolaine, répondit Perrier de sa plus tranquille voix.

Après avoir quitté la domestique, il se dirigea vers l'appartement de sa femme en se disant joyeux :

—La scène s'est passée tout à fait en famille. Marjolaine ne se doute de rien.

Mais au milieu de cette satisfaction perçait une pointe d'inquiétude. L'affirmation positive de la Bédache ne le laissait pas douter que Faustol ne se fût glissé dans la maison de la vieille fille et qu'il n'eût écouté une partie de sa conversation avec Nicole.

—Que va-t-il en advenir ? Mon rôle de sauveur, de providence, doit avoir subi un rude déchet dans l'esprit de cet homme, murmurait-il.

Au moment de frapper à la porte d'Amélie, une réflexion le fit sourire :

—Je vais savoir si Nicole a prédit juste en m'annonçant que ma femme, après la scène, deviendra folle de moi.

Et le voyant entrer, Amélie vint à la rencontre de son époux qui, à son deuxième pas dans la chambre, s'était arrêté en demandant :

—Vous avez à me parler, madame ?

Mme Perrier attacha sur lui un regard plein d'une oratoire reconnaissance, puis d'une voix émue :

—Oui monsieur, dit-elle, car j'ai à implorer de vous un pardon.

—Un pardon ! répéta le docteur en jouant la surprise.

—Le pardon des méprisantes froideurs que j'ai témoigné, depuis six mois, à celui que je croyais être un misérable... à l'être bon qui, par pitié pour une pauvre innocente, a pris pour lui tout l'odieux du crime d'un autre... à celui enfin qui, cachant son généreux dévouement sous un mensonge, a couvert de son nom la créature tombée...

A mesure que sa femme avait parlé, le visage du médecin avait exprimé toutes les successives phases d'une immense stupeur.

D'une voix humblement suppliante, Amélie continua en tremblant :

—Si grand qu'ait été votre sacrifice pour celle que vous avez sauvée, ajoutez-y encore un grâce.

Et s'apercevant que son mari, sans répondre, semblait attendre qu'elle achevât, Mme Perrier ajouta :

—Permettez-moi de vous aimer.

Ce disant, elle fléchissait le genou pour tomber aux pieds du docteur quand celui-ci, avec un faux transport de joie, la saisit brusquement par les mains en s'écriant :

—Amélie ! que fais-tu !

Mais, tout en couvrant de frénétiques baisers les mains de sa femme, il se disait :

—Décidément, Nicole est sorcière !

En plein milieu de sa comédie d'amoureuse ivresse, il se redressa subitement, le visage décomposé par l'effroi, l'œil écarté, et, comme si l'émotion ne lui permettait pas d'en dire plus long, il demanda d'une voix brisée :

—Et lui ?

Si brève que fût la question, Mme Perrier comprit de qui parlait son mari et, après un douloureux frémissement, elle répondit :

—Il a été convenu qu'on se séparerait. Vous et moi, nous partirons pour Paris... le plus tôt possible... aujourd'hui même, si vous y consentez ?

Perrier n'eut pas l'air d'avoir entendu cette demande et, jouant toujours l'anxiété, il reprit vivement :

—Mais Marjolaine l'a vu sortir d'ici, presque fou de désespoir.

—Je l'ai prié de m'éviter sa présence jusqu'à notre départ, il se tiendra sans doute éloigné de cette demeure tant que nous ne l'aurons pas quittée.

—Dieu vous entende ! fit Perrier en donnant à sa voix la plus lugubre intonation.

Si la journée du lendemain avait été longue pour Nicole et la Bédache, guettant derrière leur rideau quelque signe d'animation dans le village qui leur annonçait la mort de Faustol, ces mêmes vingt-quatre heures furent aussi bien lentes à s'écouler pour le docteur. Pendant que sa femme commençait ses prépa-

ratifs de départ, il attendit, miné par la fièvre de l'impatience, en proie à une horrible appréhension et se demandant à toute minute :

—Où qu'il a entendu chez la Bédache l'a-t-il fait renoncer au suicide ?

Quand, le lendemain, le messager Ribonneau se présenta de la part du maire de Houanoc qui réclamait le médecin pour son fils malade, Perrier lut la vérité sur la figure un peu troublée du paysan qu'on lui avait expédié.

—Mensonge ! se dit-il. La maladie de l'enfant est un prétexte pour me faire venir à Houanoc... Faustol est mort, si j'en dois croire la face déconfite de ce rustre.

Et il avait suivi Ribonneau, effectuant la plus franche insouciance en route, mais étudiant à l'avance la scène de désolation qu'il allait avoir à jouer.

Conduit par le maire, qui venait de lui apprendre le sinistre, lorsqu'il entra dans la salle où se trouvait le cadavre, la vue du juge de paix assis près du mort lui inspira immédiatement une vague inquiétude.

—D'où tombe celui-là ? se demanda-t-il, tout en sanglotant de son mieux.

Ce fut sans aucune résistance qu'il se laissa conduire par le juge dans la pièce voisine. Mais, tout en marchant, il avait promptement étudié la sévère physionomie du magistrat et s'était dit :

—Ce n'est pas un de Jozdres... Tenons nous bien... que peut-il me vouloir ?

Il n'avait pas été longtemps sans l'apprendre, car le juge de paix, à peine s'étaient-ils trouvés seuls, avait débuté d'un ton froid :

—Vous devez savoir, monsieur, que le défunt, avant de mourir, avait vendu ses biens pour une somme de plus de cinq millions.

—Cinq ! dit Perrier étonné, tous ses biens n'ont-ils produit que cinq millions ?

—Sans doute, et c'est un fort bon prix, dit sèchement le juge.

Puis, en le regardant en face, il continua :

—Votre étonnement vient peut-être de ce que vous avez compté comme biens propres à Albert Faustol ceux qui appartiennent à Henri Faustol, son frère, le marin disparu depuis quatre années. Quoiqu'il soit à peu près certain que ce dernier a péri dans le naufrage du navire qu'il montait, son trépas n'est et ne peut être attesté par aucun acte officiel... Il est donc réputé absent, et la loi est positive au sujet des biens d'un absent. Connaissez-vous cette loi, monsieur ? La voici : Tant qu'un délai de trente ans ne s'est pas écoulé depuis la disparition, les héritiers ne sont pas envoyés en possession des biens. Ils en perçoivent les fruits... les intérêts si vous aimez mieux... sans pouvoir jamais aliéner le capital ni même en changer l'emploi. Donc, la fortune du marin étant en biens-fonds restera telle pendant encore vingt-six ans... votre femme, héritière de son oncle, en touchera les intérêts durant ce laps... Quand les trente ans seront révolus, elle pourra alors vendre à sa guise... Je vous le répète, il s'en faut de vingt-six ans.

Le coup était rude pour le docteur, qui avait espéré de palper les millions, tous à la fois et tout de suite. Cette moitié supprimée, il lui restait toujours la part d'Albert. Ces cinq millions de biens vendus s'offraient à lui comme fiche de consolation.

—Je ne toucherai que cinquante pour cent... c'est encore un joli denier, se dit-il.

Le juge continua :

—Reste donc la succession de M. Albert Faustol, votre beau père, sur le corps duquel, tout à l'heure, vous fondiez en larmes.

—Hélas ! gémit le docteur.

Et il allait recommencer ses sanglots quand le juge de paix lui tapa deux ou trois petits coups sur le bras, en lui disant du même ton toujours sec :

—Ne perdons pas notre temps, monsieur, soyez, je vous prie, tout à ce qui me reste à vous annoncer.

—Diable ! que va donc encore me conter ce pince-sans-rire ? pensa Perrier, déjà un peu interloqué par l'accent avec lequel le magistrat avait coupé court à ses doléances.

—Savez-vous pourquoi M. Faustol s'est tué ? reprit le juge dont le regard lui plongea dans les yeux.

—Avant hier encore, mon beau père faisait de joyeux projets d'avenir... La nouvelle de sa mort a été un vrai coup de foudre... Rien ne me faisait prévoir ce suicide dont la cause m'est inconnue.

—Bien vrai ?

—Je vous le jure, soupira Perrier.

Tout en répondant, il étudiait la figure impassible de son homme en se disant :

—Il est donc coulé en bronze ?... Rien ne bouge sur son visage... A-t-il vu Faustol avant sa mort ?... Sait-il la vérité ? Quel est le vilain tour qu'il me prépare ?

—Ainsi vous ignorez le motif qui a poussé votre beau père à se tuer ? insista le magistrat.

—Absolument.

—Alors, monsieur, je vais avoir la bien triste satisfaction de vous l'apprendre.

Le juge porta la main à la poche de son habit, dont il tira une lettre en disant :

—Voici le billet qui a été trouvé par moi, en présence de quatre témoins, dans les vêtements du suicidé.

Il déplia, sans se presser, la lettre, et comme Perrier tendait les doigts pour la prendre et la lire, il lui repoussa doucement la main en ajoutant :

—Cet écrit m'étant adressé personnellement, veuillez permettre que je vous en donne lecture moi-même.

Et d'une voix lente, calme, il lut ce qui suit au docteur de plus en plus démonté par cette façon d'agir :

“ Qu'on n'accuse personne de ma mort. C'est volontairement que j'ai mis fin à mes jours. Ayant perdu ma fortune dans des opérations financières qui m'ont obligé à vendre tous mes biens, je ne me sens plus le courage, maintenant que j'ai tout payé jusqu'au dernier sou, de survivre à ma ruine complète.

“ En quittant cette vie, j'emporte la consolation de ne pas laisser ma fille dans la misère. Si mon frère Henri est encore de ce monde, il veillera sur sa nièce. Si Dieu l'a rappelé à lui, les intérêts de la fortune de l'absent, demeurés intacts, profiteront à mon enfant jusqu'au jour où la loi lui donnera la libre disposition des biens de mon frère Henri.”

—Puis suivent la date et la signature... avec la prière, en suscription, adressée à la personne qui relèvera le corps, de remettre l'écrit à M. le juge de paix de Houanoc, dit le magistrat après avoir cessé de lire.

Bien qu'il eût fait tous ses efforts pour commander à la rage qui s'était emparée de lui en écoutant cette lecture, le docteur ne put entièrement se maîtriser et s'écria d'une voix brusque :

— Mensonge !

— En quoi, mensonge ? demanda le juge sans s'émeouvoir à cet élat de colère.

— Mon beau père ne peut avoir écrit ce que vous voyez de moi lire !

— Je comprends d'autant mieux votre étonnement qu'il me fait apercevoir que j'ai commis une omission grave.

— Une omission ?

— Oui, j'ai oublié de vous donner connaissance de deux petites mentions qui suivent la signature de votre beau père.

Et le juge rouvrit la lettre en disant :

— Veuillez prêter toute votre attention à cette autre lecture qui éteindra vos doutes :

“ J'atteste que, dans mon cabinet, sous mes yeux, M. Albert Faustol a tracé le présent écrit et que, sans vouloir m'en faire connaître la teneur, il m'a prié d'apposer ma signature au bas pour certifier que cette lettre a été écrite de sa main et en ma présence. ”

“ CROSSE,
“ Notaire à Houancé. ”

“ J'atteste que, de vaut moi, qui me trouvais dans le cabinet de M. Crosse, M. Albert Faustol a écrit cette lettre dont j'ignore le contenu. ”

“ GÉRARD,
“ Percepteur. ”

— Mensonge ! répéta Perrier quand le juge eut terminé.

— Comment, malgré cette double attestation, vous niez que votre beau-père ait tracé ces lignes ? dit le magistrat sans rien perdre de son sang-froid.

— Non. Mais je nie que M. Faustol ait perdu sa fortune dans des opérations financières. Le prix de ses biens vendus était dans ses mains il n'y a pas encore deux jours... Les cinq millions existent ; ils n'ont pas été gaspillés... Quelqu'un doit les avoir reçus de mon beau-père.

Avec la même impassibilité, le juge adressa au docteur un petit salut de la tête et répondit :

— C'est parfaitement vrai.

— Vous voyez bien ! s'exclama Perrier palpitant de joie à la pensée que les cinq millions n'avaient pas été dépensés.

— Oui, c'est tout ce qu'il y a de plus vrai... et j'ajouterai même que cette fortune est entre mes mains, avoua tranquillement le magistrat.

Au bout d'un court silence, pendant lequel il attendit que le juge complût sa confidence, le médecin demanda d'un ton anxieux :

— Eh bien alors ?

— Eh bien... quoi ? fit l'autre sans broncher.

— Que comptez-vous faire de ces millions ?

— Mais, puisqu'ils m'ont été donnés, je compte les garder, mon cher monsieur.

— Les garder !

Le juge, de ses yeux perçants, fixa Perrier et, secouant la tête, il répondit avec l'accent d'un défi :

— Oui, les garder... et je vous parie que vous ne parviendrez pas à me les faire rendre.

— Je vous attaquerai en détournement frauduleux... en vol de dépôt... j'invoquerai l'aveu que vous venez de me faire ! gronda le médecin cédant à la colère.

— Oh ! mon avoué ?... oui, je vous le fais en tête-à-tête... Mais, devant la justice, je nierai et je donnerai même le serment. Or, comme, Dieu merci ! je n'ai plus à me faire une réputation de probité, le tribunal croira sans hésiter à ma parole, appuyée qu'elle sera par l'écrit de M. Faustol que je viens d'avoir l'honneur de vous lire... La ruine de votre beau-père est d'autant plus admissible que, seule, elle explique un suicide auquel personne ne saurait attribuer une autre cause... non, personne... sauf vous et moi.

— Faustol lui a tout avoué, pensa Perrier.

Après avoir inutilement tenté de la menacer, le médecin changea subitement ses batteries :

— Quoi ! s'écria-t-il, vous osez dépouiller la fille de votre meilleur ami !

Ju-qu'à ce moment, le ton du magistrat avait été bref et froid. Sans perdre de son calme, il se fit sévère et méprisant :

— Cessez de jouer aux grands sentiments, dit-il. C'est, avec moi, dépenser en pure perte votre beau talent de comédien. Marchons droit au but et tenez pour bien dit ce que vous allez entendre. Puisque mes supplications ont été impuissantes à empêcher la mort de mon malheureux ami qui ne pouvait plus vivre sans l'estime ni l'amour de sa fille, j'accomplirai la tâche que m'a léguée le défunt.

— Une tâche ? redit le docteur auquel ces paroles avaient rendu un peu d'espoir.

— Oui, en découvrant à quel misérable il avait lié sa fille, M. Faustol a tremblé pour l'avenir. Il a vu tout à redouter de la part de celui qui, profitant d'un secret, n'a épousé une jeune fille que dans l'intention de la dépouiller plus tard... et peut-être pis encore.

— Monsieur ! gringa Perrier en se redressant à ces terribles paroles.

Encore une fois le juge posa sa main sur le bras du médecin en disant de sa voix sèche.

— Pas de comédie, je vous le défends. On peut bien tuer la fille quand on a déjà tué le père... Oh ! je sais que, devant la loi, vous êtes inattaquable... mais Faustol vivrait encore si vous n'aviez pris soin de faire tomber entre les mains de sa fille la preuve de ce secret que le malheureux croyait éteint à jamais... Donc vous avez tué le père pour que sa fortune passât à votre femme, à laquelle vous songiez à l'arracher un jour ou l'autre.

— Calomnie ! prononça le docteur en s'efforçant de donner à cette exclamation tout l'accent voulu d'indignation.

Toujours impassible, le juge continua :

— Ma tâche est donc de veiller à la fois sur les jours et sur la fortune de Mlle Faustol... Et, pour y arriver, voici ce que j'ai décidé... Tous les ans, je vous compterai les intérêts des cinq millions que je tiens en dépôt... L'impossibilité d'avoir le capital bridera ainsi, pendant vingt-six années, votre soif de vous enrichir des millions.

— Vingt-six années ? répéta Perrier sans comprendre.

— Oui, car, à cette époque, la loi vous donnant droit à la disposition de la fortune du marin disparu, je ne pourrai plus alors protéger Mme Perrier contre les sinistres projets de votre avidité... Que ce soit pour cinq ou pour dix millions, votre femme courra le même danger... A cette date, je vous remettrai donc ce dépôt qui ne saurait plus me servir à défendre l'existence de la fille de mon ami.

Et, avec un triste sourire, le juge de paix ajouta :

— Si Dieu est juste, il permettra qu'à cette époque votre femme soit veuve.

Puis, montrant à Perrier la porte de la salle voisine où se trouvait le cadavre du suicidé :

—Maintenant, ordonna-t-il, faites reporter à Mortrouil le corps de votre beau père... Je n'ai plus rien à vous dire.

On sait à présent pourquoi Perrier, accompagnant la civière, était apparu si blême et défait à Nicole et Françoise, à l'effât derrière leur rideau, quand le corps était revenu au village. C'était, il faut l'avouer, tomber de bien haut pour le médecin. Les millions qu'il avait espérés se partager avec la Cardoze étaient devenus insaisissables, et s'il persistait encore à vouloir s'en emparer, il lui fallait attendre pendant vingt six années d'un mariage qu'il avait cru devoir durer à peine quelques mois.

Aux cris désespérés que Marjolaine avait poussés en voyant arriver le corps de son maître, Mme Perrier était accourue. Frémissante et blême, elle regarda sans pouvoir parler la dépouille de celui qui l'avant-veille, se traînait à ses genoux, puis, après un signe de croix, elle tomba évanouie. C'était cette épouvantable émotion qui, lui faisant devancer le terme, avait amené les premières douleurs pour lesquelles on avait tout à l'heure couru après Perrier, alors qu'il suivait le convoi.

Tels avaient été tous les événements dont le médecin faisait le récit à Nicole qui, malgré les atroces tortures qu'elle endurait, écouta jusqu'au dernier mot sans proférer une seule plainte.

—Ainsi cette fortune nous échappe ? dit-elle d'une voix brisée, quand le docteur eut cessé de parler.

—Oui... à moins d'attendre vingt six ans. Ce mariage me donne cinq cent mille livres de rentes... mais pas un sou de capital.

—Et ta femme touchera un jour ses millions, dis tu ?

—Elle... ou, si elle est morte, l'enfant qu'elle va mettre au monde... C'est lui qui aura l'immense fortune que nous avions rêvée pour notre enfant.

—Oh ! oh ! rêvé ! fit Nicole.

—Oui, rêvé.

—Ça dépend de toi que ce ne soit pas un rêve, appuyait-elle en souriant.

—Que veux-tu dire ?

Au lieu de répondre à la question, la Cardoze reprit d'une voix qui vint saccader une douleur aiguë :

—Alors, ta femme et moi, nous allons être mères ensemble ?

—A quelques heures près... quand tu seras délivrée de tes souffrances, les siennes commenceront.

—Dis donc ? fit-elle brusquement.

—Quoi ?

—Mon père s'est fait guillotiner... Te rappelles-tu pourquoi ?

—Mais parce que, Mme de Gabrinoff lui ayant fait croire que tu étais sa complice, il a voulu te sauver en prenant le crime à sa charge, dit le médecin étonné de ce souvenir si étrangement évoqué par la Cardoze.

—C'est un orfèvre exemple de tendresse pour son enfant qu'il a donné là, pas vrai ?

—Oui, je l'avoue.

—Il paraît que c'est un devoir bien doux au cœur des parents de se sacrifier pour leurs enfants.

—Elle a la fièvre, pensa Perrier, en attribuant à des divagations ces paroles de sa femme.

Après un petit silence, Nicole, dont la voix se fit subitement tendre, prononça :

—Viens donc ici que je te dise quelque chose.

—Voilà.

—Plus près... penche-toi... encore.. ton oreille sur ma bouche... Là, bien... Maintenant écoute un peu l'idée qui m'est arrivée... il faut croire que l'exemple est contagieux dans certaines familles.

—Va, parle, dit complaisamment le médecin qui croyait toujours à un délire de Nicole.

Elle ne murmura que quelques mots à l'oreille de son mari incliné, mais leur effet fut tel que le docteur fit un bond d'inexplicable surprise en s'écriant :

—Et toi ?

—Oh ! moi ? dit-elle, ne t'inquiète pas de moi... Je pensai à Jacques Cardoze montant sur l'échafaud pour sauver son enfant et ce souvenir me donna du courage... et de la patience.

Nicole n'en put dire plus long. Son énergie, enfin brisée par l'intensité des dernières douleurs, l'abandonna et, anéantie par la souffrance, elle s'affaissa sur ses oreillers.

VIII.

Deux heures plus tard, quand le docteur, après avoir délivré la Cardoze, quitta la petite maison, nul encore, dans le village dévoté, n'était revenu de l'enterrement de Faustol. Personne ne le vit donc regagner sa demeure, suivi à quelque distance par la Bédache, enveloppée d'un large manteau.

A quelques pas du perron, la vieille fille s'arrêta et attendit Perrier qui, après avoir pénétré dans la maison, reparut bientôt en lui faisant signe d'entrer.

—Tout va pour le mieux, lui souffla-t-il, la fille de cuisine dort comme une souche dans la salle à manger. Je vais vous enformer dans ma chambre, et vous attendrez en silence.

—Oh ! oh ! en silence... c'est facile à dire... mais vous oubliez la musique, répondit tout bas la vieille fille, en montant l'escalier derrière lui.

—Quelle musique ? demanda le médecin en l'introduisant dans sa chambre qu'ils venaient d'atteindre.

—Dame ! croyez-vous que le petit être que j'ai sous mon manteau va nous demander la permission de brailler si l'enfant lui en prend ?

Cette réflexion fit pâlir Perrier.

—Enfermez-vous, dit précipitamment le médecin.

Et, en toute hâte, il se dirigea vers l'appartement de Mme Perrier.

Vingt minutes après retentissait un carillon de sonnettes bientôt suivi de la voix du docteur qui criait :

—Nanette ! Nanette !

Mais, tout en appelant la fille de cuisine, Perrier avait couru vers sa chambre dont la Bédache, au premier tintement de la sonnette, avait de son côté ouvert la porte.

—Tenez, fit-il vivement.

Il tendit le nouveau-né à la vieille fille qui, à son tour, lui présenta l'autre enfant.

—Maintenant filez pendant que je vais occuper la servante, ordonna le médecin.

Alors, sans plus attendre, il prit sa course vers la salle à manger en se remettant à crier :

—Nanette ! Nanette !

Abruti par le sommeil, la fille de cuisine n'avait entendu ni la sonnette ni les appels. Elle ne s'éveilla que secouée violemment par le docteur qui lui disait d'une voix alarmée :

—Venez donc, malheureuse, voici cinq minutes que je vous appelle... Mme Perrier est au plus mal... j'ai besoin de votre

aïdo... Veuillez sur l'enfant pendant que je vais secourir la mère. Suivez-moi vite.

Et, après avoir mis l'enfant sur les bras de la campagnarde, il reprit le chemin de la chaubro de sa femme en répétant :

— Suivez-moi... suivez-moi.

Pour Amélie, frêle créature dont les forces se trouvaient déjà minées par les cruelles épreuves qu'elle avait subies, le travail de l'enfantement avait été un atroce martyre qui, à peine terminé, avait été suivi d'une faiblesse.

Pendant que la maritonne qui, encore mal éveillée, avait suivi le médecin, s'évertuait, en le berçant, à apaiser les vagissements du nouveau-né, Perrier s'occupait à faire revenir sa femme de son évanouissement.

— Elle va reprendre ses sens, dit-il enfin.

— Si nous lui plaçons l'enfant à son côté ? la bonne chère dame l'embrasserait en retrouvant sa connaissance. Je suis bien sûr que cela lui causera un vrai plaisir, proposa la fille.

— Oui, faites.

Peu à peu la jeune mère revint à elle, et, comme l'avait prévu Nanette, sa première pensée fut pour son enfant.

Elle le pressa doucement sur son sein, puis elle le souleva pour l'amener à ses lèvres.

Tout à coup elle poussa un cri.

— Une fille ! fit-elle.

— Oui, une fille... et qu'elle soit la bien-venue ! prononça le docteur dont la figure exprimait la plus innocente satisfaction.

Mme Perrier fixa sur son mari des yeux hagards et elle tenta de parler, mais, avant qu'elle fût parvenue à pouvoir articuler un seul mot, un nouvel évanouissement la renversa inanimée sur sa couche.

— Il paraît que madame aurait désiré un garçon, dit la fille de cuisine.

— Bonne et chère Amélie ! soupira l'époux d'un ton plaintif.

Et en lui-même :

— Ouf ! l'affaire est faite ! pensa-t-il.

Perrier eût été moins prompt à se féliciter s'il avait connu un détail qui lui était échappé. Entre la délivrance et cette faiblesse qui en avait été la suite, il s'était écoulé un court instant pendant lequel Amélie avait eu le temps de donner le premier baiser à son enfant que le docteur avait laissé sur le lit pour aller se pendre à la sonnette qui devait réveiller la fille de cuisine.

Or, durant cette seconde, la jeune mère avait vu qu'elle venait de donner le jour à un fils.

La seconde syncope, dont le médecin n'avait pas deviné le vrai motif, venait à peine de terrasser Amélie que, semblable à un ouragan, Marjolaine se précipitait dans la chambre en s'écriant :

— J'arrive trop tard, n'est-ce pas ?

— Non, ma brave amie, dit le docteur, car j'ai un important service à réclamer de vous. Je crains que ma femme ne soit pas assez forte pour nourrir notre fille.

— Ah ! c'est une fille !... et alors il vous faudrait une nourrice ?... La femme à Jean Lucas fera bien votre affaire. Je vais vous la chercher au plus vite, car ce nouveau petit trognon du bon Dieu doit avoir soif, dit la bonne femme qui partit en quête de la nourrice.

Pendant près d'un mois, Amélie fut entre la vie et la mort. Toutes ces successives secousses avaient amené une maladie du cerveau contre laquelle le docteur employa toutes les ressources de sa science profonde.

(A CONTINUER.)

L'AMOUR A L'ÉPÉE

L'AMOUR GARDE-MALADE

III.

Comme j'ouvrais la bouche pour répondre, la charmante petite main me coupa la parole.

— Je suis fatiguée, dit-elle, laissez-moi m'étendre sur mon divan et dormir. Si vous êtes malade cette nuit, voici mon sifflet pour appeler mon nègre ou moi : comme cela... tenez... Elle siffla doucement.

Je mis mes lèvres où elle venait de mettre les siennes ; elle sourit, posa son index sur son nez avec une moue mutine, et dit tout bas :

— Si vous n'êtes pas sage, vilain enfant, le démon de la fièvre va vous emporter. Chut ! taisez-vous et dormez.

Je n'eus de fièvre ni cette nuit-là ni les nuits suivantes mais un autre délire envahit peu à peu toutes mes facultés. La vue constante de la jolie fée qui s'était constituée la gardienne de mon chevet avait lentement, mais sûrement, fait pénétrer en moi l'admiration passionnée de cette énigme en chair et en os dont j'ignorais même le nom.

— Mon nom ? me dit-elle un jour que j'insistais pour le savoir, mais c'est quelque chose de mon "moi" matériel, c'est une partie de ma personnalité que vous me demandez ; je ne vous le livrerai jamais, vilain curieux.

Ce jour-là je m'étais levé pour la première fois ; et j'étais étendu sur le divan tout près d'elle, si près que, lorsqu'elle me parlait en se tournant vers moi, le souffle chaud de cet être plein de vie se jouait dans mes cheveux et caressait mon oreille.

Elle avait repris ce jour-là la robe qu'elle portait à notre première rencontre ; j'eusse voulu n'être qu'un regard pour l'envelopper, un parfum pour pénétrer dans ses minces narines aux flexibilités nerveuses, un souffle pour rafraîchir sa bouche aux dents courtes et blanches !

Après un instant de muette rêverie elle me prit la main et dit :

— Maintenant, vous allez mieux, mon ami, il va falloir nous séparer prochainement.

Sa voix était basse et presque tremblante. J'eus la cruauté de répondre :

— C'est vrai, vous me faites souvenir que je vous cause bien du trouble et que du reste j'ai une affaire sérieuse à régler ; demain j'écrirai à mes témoins pour les prier de se mettre en rapport avec mon adversaire.

— Faites, monsieur, me dit-elle ; décidément, vous autres hommes, vous ne savez jamais que des faits ou des naïfs.

Le lendemain, elle sortit dès le matin et fut absente plusieurs heures.

Au retour elle avait je ne sais quoi de fébrile dans le regard et dans les gestes.

Elle donna l'ordre d'appareiller. Le "Caprice" leva l'ancre.

Les hauts mâts furent dépassés et amenés sur le pont. L'hélice commença à tourner, et bientôt nous vîmes fuir les rives à bâbord et à tribord.

A ce moment, le soleil baissait son orbite déjà chauve de rayons derrière les grands arbres de Saint-Olud.

Les premières étoiles fleurissaient là-haut comme des fleurs d'or tremblantes aux souffles oropéculaires.

Les haleines des bois nous arrivaient avec des parfums puissants qui donnaient la fièvre au cerveau.

Elle avait ce soir-là un long peignoir de velour bleu bordé de cygne. Ses bras nus sortaient de ses manches larges ; ses petits pieds traînaient nonchalamment ses mules de soie.

—Aime moi, zigzonne, lui dis-je brusquement ; qui sait si nous le pourrions demain.

—Ne me dites pas "tu," dit-elle, c'est ainsi que l'on parle aux filles que l'on n'a jamais respectées ou aux femmes que l'on n'estime plus.

—Que vous êtes raisonneuse, lui dis-je, la causerie avec vous, c'est encore de l'esrime. Tenez, vous me donnez envie de mettre un baiser en sentinelle sur vos lèvres, pour arrêter toutes ces laides paroles.

Nous causâmes longtemps ainsi. Les heures s'envolaient ; nous arrivâmes à Chatou. J'avais été très heureux ce soir-là, heureux du bonheur pressenti, mais non possédé.

—Je vais descendre ici, lui dis-je, c'est là que nous nous sommes vus pour la première fois, il y a un mois. Dans trois jours, j'irai vous rejoindre au Havre, ou bien je serai mort.

—Soit, dit-elle ; mais, tenez, il est plus prudent de nous dire adieu.

Elle me tendit son front. Je la pressai sur mon cœur en l'embrassant sur les paupières.

Elle donna un coup de sifflet. Le nègre parut.

Je sautai dans le canot sans oser me retourner vers elle. En arrivant à terre, je la vis accoudée sur le plat bord du "Caprice." Le yacht avait stoppé...

Peu après le canot qui m'avait amené fut de nouveau hissé à l'arrière, le navire prit de l'air et s'enfonça rapidement dans les brouillards du fleuve.

Le lendemain, au moment où j'allais sortir pour mon affaire, je reçus un billet de quelques mots.

Il était d'elle. Je lus ceci :

"Ne cherchez pas à me revoir, car je vous aime et je perdrais ma liberté dans votre amour. Ne cherchez pas davantage à retrouver votre monsieur, il a deux pouces d'acier dans l'aine.

"Adieu, cher, je suis morte pour vous."

IV.

SON NOM !

La foudre tombant sur ma tête ne m'eût pas frappé plus rudement que cette lettre à phrases courtes et brèves qui, toutes, portaient en plein cœur. Je sentis tout à coup l'immensité de la perte que j'allais faire. Je l'aimais d'une passion étrange, à la fois farouche et timide, pleine d'audaces d'imagination, remplie en réalité d'un respect d'esclave pour une souveraine adorée. Et je n'avais même pas son portrait, et je ne savais pas son nom !

Ma pensée ne pouvait s'habituer à perdre complètement l'être maintenant si nécessaire à ma vie que son absence me devenait intolérable.

J'eus une idée subite. Le "Caprice" devait mettre au moins un jour à descendre la Seine. Or, par le chemin de fer je pouvais être au Havre en cinq heures...

J'emplis vivement une valise des objets les plus indispensables, et pris le train de midi à la gare Saint-Lazare.

Quelques heures plus tard, j'étais sur la grande jetée qui regarde la mer.

La première personne que je rencontrai fut mon ami l'ex-lieutenant de vaisseau Z... justement l'un de ceux que j'avais

envoyés en mission auprès du monsieur à moustaches en croc.

—Eh bien ! cher, me dit-il en me tendant la main, vous avez donc rompu avec Anita ?

—Comment se fait-il que vous sachiez son nom ? lui demandai-je vivement.

—Parce que vous êtes seul à l'ignorer, reprit-il avec un sourire légèrement ironique.

—Alors...

—Parbleu.

Il y eut un silence entre lui et moi.

Nous étions en ce moment au bout de la jetée. Les vagues battaient du côté de la haute mer le revêtement de granit.

J'avais une envie féroce de jeter le railleur par-dessus le parapet.

—A propos, demanda-t-il, et votre monsieur ?

—Blessé, répondis-je brièvement, sans oser dire par qui ni comment.

—Très légèrement, sans doute ? continua l'ex-officier, car je l'ai vu hier au café Riche et nous nous sommes salués. Même il m'a demandé de vos nouvelles.

Je me sentis rougir. L'inconnue s'était donc moquée de moi ? pourtant...

Ce doute me torturait étrangement, il fallait que je la revisse, que j'eusse avec elle une explication suprême, que, sincère ou non, elle sût que ma naïveté n'était pas aussi grande qu'elle semblait le supposer.

Mon ami devina sans doute ce qui se passait en moi, car il reprit avec une nuance de mélancolie brusque :

—L'épée a touché le cœur, hein ?... Et vous êtes bien malade, mon pauvre garçon. Allez, vous n'êtes pas le premier que cette jolie fée malfaisante ait mis à mal.

"A ma connaissance elle a été cause de trois duels et de deux suicides. Mais tout ce que dis là, n'est-ce pas ? ne fait que lui donner plus d'étrangeté, plus de montant, plus de valeur à vos yeux, sans doute ? Ah ! cher, vous êtes un homme perdu ! Enfin il faut accorder toutes leurs fantaisies aux incurables, suivez moi.

Il me conduisit à cent mètres plus loin et fit signe à une balcinère à quatre avirons qui semblait attendre quelqu'un.

La balcinère accosta le quai. Nous nous affalâmes par une échelle de cuivre et sautâmes l'un après l'autre dans l'embarcation.

—Allons à bord, commanda l'ex-officier aux quatre matelots dont les avirons frappèrent l'eau verte avec un merveilleux ensemble.

—Où allons-nous, lui demandai-je.

—A bord de mon yacht, où nous dînerons, me dit-il, pendant le dîner l'appareillage se fera, nous entrerons en Seine pour barrer la route au "Caprice" et si l'enchanteresse veut passer, il faudra qu'elle nous coule.

Vingt minutes plus tard, nous accostions un joli yacht à hélice, gréé en brick goëlette et long de trente mètres.

Le déjeuner fut sérieux, quoique très copieux et arrosé de vins exquis.

Mon camarade avait donné ses ordres pour l'appareillage. Le soleil se couchait quand les premiers tours d'hélice nous avertirent que l'aurore était levée.

Le second du bord faisant fonctions de capitaine était debout sur la passerelle et commandait la manœuvre.

Au loin, la mer était splendide. L'immense nappe d'eau luisante comme un glaco où les nuages réfléchissaient leurs voiles

de pourpre, avait des miroitements de moire et des irisements de plomb fondu.

Dans les bassins, des forêts de mâts se balançaient lentement.

Depuis le café, nous étions venus tous les deux sur la passerelle fumer de délicieux havanas et jouir du merveilleux spectacle que le couchant nous offrait.

Tout à coup une idée rapide comme un coup droit me traversa le cerveau. Comment se faisait-il que mon ami eût qu'Anita avait quitté Paris ? Je formulai naturellement la question qui s'était présentée à mon esprit.

Il eut un sourire singulier.

—Parbleu, me dit-il, puisque vous voilà, c'est qu'elle vous a lâché comme tant d'autres.

—Mais si elle a lâché les autres aussitôt que moi, tout peut se réparer.

—Comment cela, mon cher ? expliquez vous, je vous prie.

—Parce que jamais elle ne m'a rendu ce qu'on est convenu d'appeler... le plus heureux des hommes.

—Alors, c'est qu'elle vous aime vraiment, ou tout au moins que vous lui plaisez fortement, jalouse avant tout de son indépendance, cette femme ne s'est jamais livrée qu'aux indifférents ; bref, c'est une énigme vivante, un phénomène de singularité, un véritable petit monstre en chair et en os.

V.

Il allait peut-être continuer sa tirade, lorsque je lui posai vivement la main sur le bras.

Au loin, sur la large nappe d'eau, un yacht venait à toute vapeur... J'avais reconnu le "Caprice" à la disposition de son gréement et à la couleur de sa coque.

—Manœuvrez de manière à accoster ce bateau bord à bord à tribord, ordonna le lieutenant Z... au timonier.

La roue du gouvernail fit un tour, notre léger brick vira rapidement et mit le cap sur le "Caprice."

Mais il sembla que le yacht qui portait Anita eût deviné notre intention, car, presque immédiatement, il se couvrit de voiles, en même temps un nuage de fumée noire sortit de sa cheminée.

—Déploie la grande voile, laisse tomber le hunier et la basse voile de misaine, hisse le grand foc et la brigantine ! commanda successivement d'une voix tonnante le lieutenant Z... Il ne sera pas dit que cette jolie pourvoyeuse de la mort nous échappera.

La nuit était venue. Les nuages grisâtres maintenant flottaient pesamment à l'ouest dans la largeur du ciel étint. La mer avait une lueur terne. Les constellations s'allumaient comme des lustre d'or suspendus à la coupole du zénith.

Les deux yacht avaient atteint leur maximum de vitesse.

Un halètement de bête sortait des flancs de la machine dont les roues montaient et descendaient avec une rapidité fébrile.

La membrure du navire tremblait la fièvre et les hublots encore ouverts, claquaient comme des mâchoires...

Le "Caprice" était bon marcheur, mais nous le gagnions de vitesse... Notre avant suivait le sillage du petit yacht à une demi-encablure...

Depuis longtemps la côte avait disparu.

A peine dans un lointain vague, un ou deux phares apparaissaient encore comme des étoiles de troisième grandeur.

Des lucars phosphorescentes dansaient dans le sillage des deux yachts. Nous entendâmes dans la nuit une voix claire qui demandait. — Combien d'atmosphères ?

Nous ne perçûmes pas la réponse. La voix claire reprit : — Chauffez toujours.

Encore une fois la cheminée du "Caprice" vomit jusqu'aux étoiles une fumée noire.

A l'est, la lune rouge montait. Tout à coup une explosion terrible retentit suivie d'un sopro déchirant.

Le "Caprice" s'enveloppa d'une vapeur blanche dont notre pont fut couvert.

— Stop ! clama le lieutenant Z...

Notre yacht stoppa au milieu du nimbe planant sur la surface des vagues longues qui venaient de la haute mer, et roulaient leurs masses vers l'est.

Quand la fumée se dissipa, le "Caprice" avait disparu, corps et biens. Il n'en restait rien, pas même une épave...

Pas même ce qui va rester de moi dans cinq minutes, quand j'aurai fini d'écrire ceci... Car mon ami m'a remis à terre, et j'ai repris le chemin de fer pour Paris.

Ma croisée d'Asnières est ouverte, mon revolver est chargé sur ma table.

Le jour commence à tirer sa ligne de craie au bas du tableau noir où la nuit trace des multiplications d'étoiles. Le premier train de Saint-Germain vient de passer.

C'est là-dedans que je l'ai rencontré...

Ça n'est pas diable la vie...

J'écris le titre de ce chapitre à la fin :

"Troisième et dernier suicide pour Anita."

NOS PRIMES

Étant dans l'impossibilité de fournir plus longtemps le commencement des "DRAMES INCONNUS" nous donnerons, à l'avenir, le commencement de l'HOMME DES GRÈVES, c'est-à-dire de puis le 30 avril dernier jusqu'à ce jour, ainsi que les avantages ci-dessous :

A toute personne qui nous enverra \$1.00 nous donnerons la collection de notre journal contenant les feuillets complets nommés : *Les Aventures du Capitaine Valan*, *La Dame de Pique* ou *Le Nihilisme en Russie* et *Les Meurtriers de l'Érètrie*, plus le journal pendant un an. La collection de ces trois romans embrasse plus d'une année et demi de notre journal.

A toute personne qui nous enverra \$2.00 nous donnerons la collection contenant *Les Aventures du Capitaine Valan*, *La Dame de Pique*, *La Fille de Marguerite*, *Les Drames de l'Argent* et *Les Meurtriers de l'Érètrie*, et le journal pendant deux ans. — Ces cinq feuillets comprennent près de trois ans de notre journal.

A toute personne qui nous enverra \$3.00 nous fournirons la collection complète de notre journal du 1er janvier 1891 au 1er juillet 1894, soit trois ans et demi, et notre journal pendant trois autres années. Cette collection renferme dix feuillets complets, ce sont : *Les Aventures du Capitaine Valan*, *La Dame de Pique*, *Un Échappé de la Bastille*, ou *Exilé l'Empoisonneur*, *Une Vengeance de Peau Rouge*, *La Grande Huitte*, *La Demoiselle du Cinquième*, *Le Testament Sanglant*, *Les Drames de l'Argent*, *La Fille de Marguerite* et *Les Meurtriers de l'Érètrie*.

Toute personne qui nous enverra quatre nouveaux abonnés recevra en prime toute la collection de trois ans et demi.

Nos abonnés actuels peuvent profiter de ces avantages.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnement avant que le prix de la souscription soit payé.

Les conditions d'abonnement sont : — Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année pour la livraison à domicile.

Aux agents, 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Boîte 1983.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS,
475 rue Craig, Montréal